

Habiter le territoire amoureux

Catherine Depelteau

Il y a dix ans que je fréquente, assidûment ou non, l'Université de Montréal. Cette histoire a commencé à l'UQAM, alors que je tentais de faire une maîtrise en communication. J'étais inscrite à un séminaire d'anthropologie de la communication et j'ai ressenti une vive attirance vers des études en anthropologie. Mon histoire avec la maîtrise était déjà terminée depuis plusieurs mois, mais je refusais de me l'avouer. Bref, ceci a été à la source de ma rencontre avec l'Université de Montréal. J'étais à cette époque, accessoirement, dans une relation amoureuse qui en était encore à ses balbutiements et qui me comblait de bonheur. Elle durera encore plus d'une année, ce qui ne m'empêchera pas d'être un peu éprise du chef de pupitre de la section culture du Quartier Libre, puis d'un coéquipier d'équipe sportive.

J'ai ensuite pris une pause de tout ça, je veux dire de l'université, mais aussi de cette relation et des curiosités amoureuses momentanées. Ce n'est jamais facile de savoir si on est au bon endroit au bon moment. Si on est dans une relation qui nous convient, si un domaine d'étude différent nous aurait plu davantage. Enfin, pour moi, rien n'est jamais clair. Quoiqu'il en soit, je suis revenue vers l'Université de Montréal à l'automne dernier, parce que je sentais que mon cheminement n'avait pas été vidé de toutes ses possibilités. Que je ne m'étais pas — ne nous avait pas — donné toutes les chances.

Dans le pavillon Marie-Victorin, je ne suis pas tombée amoureuse, il faut dire que je l'étais déjà. J'ai bien vécu quelques coups de cœur, mais pas avec des personnes en chair et en os. Encore une fois et comme dans presque chaque lieu que j'ai habité, j'ai néanmoins rencontré un individu qui pourrait occuper ce que j'ai envie d'appeler une case « si ». La case du si le contexte était différent, si je n'étais pas avec quelqu'un ou encore si j'avais envie d'être avec quelqu'un. On en a toutes et tous, je pense, des gens qui peu de temps après qu'on les ait rencontrés, nous apparaissent pouvoir lentement se diriger vers cette case. Il y a donc eu, dans quelques pavillons de l'université, mais plus spécialement dans le pavillon 3200 Jean-Brillant, de ce genre de rencontres. Si elles sont parfois intrigantes, explorer les possibles de chacune d'entre elles serait quelque peu fastidieux, quoique certainement non dénué d'intérêt (anthropologique).

J'ai eu la chance de n'avoir encore jamais été en peine d'amour entre les murs de l'Université de Montréal. J'ai réservé ça à l'UQAM et à un appartement précis de l'avenue de Chateaubriand. Ici, à la bibliothèque, dans les locaux du journal, dans toutes les salles de classe où je suis allée, sur la montagne, à n'importe laquelle des trois saisons universitaires, j'étais en amour. Du moins, c'est une façon de parler, parce que depuis que je me pose la question — qu'est-ce qu'être en amour —, je n'ai jamais très bien pu établir ce que ça voulait dire exactement. Disons simplement que je partageais ma vie avec quelqu'un qui bien souvent n'était pas dans l'université simultanément ou même n'y était pas point.

Ces petits bouts de chemin parsemés des différents lieux que j'ai momentanément habités à l'Université de Montréal sont autant de reflets de ma vision des relations amoureuses. Lorsque j'ai arpenté son campus pour la première fois, en 2009, j'avais encore une vision très romantique des choses, croyais presque au concept d'âme sœur et étais persuadée que je serais, à long terme, dans une relation durable et harmonieuse. J'avais encore à cette époque une envie, voire un besoin, d'exclusivité dans mes relations, je pense même que sans en être complètement consciente, je considérais que pour être bien remplie, une vie se devait d'être partagée au quotidien. L'université faisait aussi partie des éléments nécessaires à ce sentiment d'accomplissement. Je marchais dans ses corridors en étant assurée que j'allais quelque part, sans nécessairement savoir où exactement. C'était un lieu sûr, dans le présent et dans l'avenir.

Quand j’y suis retournée des années plus tard, l’université n’avait pas changé, mais je ne la voyais plus de la même façon. Ce n’était plus un beau grand campus dans lequel j’aimais me perdre et rêvasser à l’avenir, mais plutôt un retour en arrière, un lieu sans âme dans lequel m’égarer m’irritait. Le pavillon Marie-Victorin ne m’inspire pas l’amour et peut-être que l’amour ne m’inspire plus autant qu’avant. Je n’habite plus le pavillon 3200 Jean-Brillant avec la certitude que le futur me réserve de grandes choses ni dans le réconfort que sont parfois les relations amoureuses. En fait tous ces endroits sont des lieux incertains, des endroits où vivre dans l’incertitude, où s’arrêter pour prendre une pause de l’angoisse quotidienne. Y passer me donne l’impression d’essayer d’avancer, mais je vis désormais avec la conscience que d’évoluer à deux ne suffit pas à remplir une vie, pas plus que le fait de m’être réinscrite à l’université d’ailleurs. Avoir 33 ans, avoir fait des études, en faire encore, être dans une relation mais se sentir perdue par rapport à qui on est et ce que l’on veut, se sentir vis-à-vis du temps qui passe comme avant son premier cours de création littéraire, ne trouvant pas le pavillon Maximilien-Caron ni sa place dans le local exigü dans lequel on passera des semaines à se questionner sur le réel.

Les lieux familiaux

Catherine Depelteau

Ils sont passés par un trou dans les nuages,
dommage que tu sois pris, j’embrasse mieux que je parle
J’écris mieux que je parle

La basse cave, la partie-basse
À la fois effrayante dans son obscurité
Et douce dans l’odeur de sa garde-robe de cèdre

Mon chien a environ un million de surnoms,
Parce que j’aurais voulu lui donner tous les noms à la fois
Pulque, le poulque, le poulpe
Pulque de leche, Pulque au beurre,
Mon poulet à l’ananas
Mais surtout mon coconut, parfois mon choubi,
Ou même mon choubab.
Mon chien m’aide à inventer des mots qui sonnent bien.

Une van, toutes les vans
Parce que ce sont des maisons mobiles.
J'aime m'asseoir dans la partie à laquelle on a arraché ses sièges
Dans une pile de vêtements froissés.
J'aime les catalogues.
Ce n'est pas le chaud que je recherche,
C'est la lourdeur,
Le sentiment d'être entourée
Comme un roulé suisse.

Quand j'étais petite, on sillonnait la côte est américaine en camper.
Moi je pensais qu'on conduisait avec le volant, je veux dire,
Que c'était le fait de tenir le volant
Qui faisait avancer la voiture.
Pour m'impressionner mon père lâchait alors le volant,
Qui dans ma tête était la pédale
Et là,
On vivait ensemble un grand moment
de magie.

Ce camper-là était aussi magique parce que quand il ne partait pas,
J'en sortais pour lui donner une tape dans le dos
Et il se remettait à marcher,
À courir, même
Pressé de nous amener
Au bord de la mer.
Aujourd'hui la mer n'est plus ce qui m'émeut le plus.
Je la trouve encore belle, c'est certain
Parce qu'elle est immense, ça me frappait quand j'étais jeune
De regarder quelque chose sans pouvoir le voir jusqu'au bout.
J'ai toujours aimé le bout du monde.

Aujourd'hui, ce n'est plus autant la mer,
Ce sont plutôt les montagnes et les forêts
Comme j'aime toujours autant l'eau,
Ce que je préfère par-dessus tout,
C'est un lac parmi les arbres
Et au cœur des montagnes.

Quand je me suis levée ce matin,
J'ai regardé la petite plante grasse
Qui grandit au milieu de la table du salon
Elle me semble être l'une des plus belles choses qui soient
Même si je l'ai achetée au dépanneur
En même temps qu'une caisse de bière cheap.